

TRADUCTION ET RAISON PRATIQUE: ENTRE RICŒUR ET GRANGER

Philippe Lacour
Universidade de Brasília

Résumé : Placer la pensée de la traduction *entre Ricœur et Granger* ne revient pas à abandonner la réflexion traductologique empirique au profit de spéculations philosophiques abstraites et vagues. Il s'agit plutôt d'insister sur le rôle la traduction dans la définition contemporaine de la rationalité, en soulignant plusieurs aspects souvent négligés, sinon oubliés, de la philosophie du langage. Rétablir la place fondamentale de la traduction au sein de la linguistique, là où la tradition ne lui a, le plus souvent, réservé qu'une fonction subsidiaire, permet de rendre compte de façon cohérente de la complexité de la réflexion sémantique. Par quoi est ainsi dégagée la spécificité épistémologique de la rationalité *clinique*, connaissance interprétative des singularités. La linguistique de corpus, notamment dans le cas des corpora numérique de textes traduits, en montre toute la fécondité. En définitive, on peut considérer la nécessaire re-traduction comme l'indice de la réflexivité particulière – décentrée – dont est passible cette rationalité plus plastique.

Mots-clés : Traduction ; Raison pratique ; Clinique ; Interprétation ; Linguistique de corpus ; Réflexivité ; Sciences humaines et sociales.

Abstract: By locating the question of translation between two philosophers, Ricœur and Granger, this paper does not attempt to get rid of empirical investigations in Translation Studies for the sake of vague and abstract speculation. Rather, the goal is to insist on the importance of translation for the definition of contemporary rationality, by insisting on certain aspects of the philosophy of language that are all too often neglected. Indeed, to underline the fundamental role of translation within linguistics (whereas the 20th century tradition frequently bestowed it only with a secondary one) allows one to account for the complexity of semantics. Thereby appears the epistemic originality of *clinical* rationality, an interpretive form of the knowledge of singularities – as an example, one can analyze question of multilingual corpora. Finally, one can consider the necessary re-translation as the sign of the specific – decentered – reflexivity that suits this more plastic rationality.

Keywords: Translation; Practical reason; Clinic; Interpretation; Corpus linguistics; Reflexivity; Human and social sciences.

On assiste aujourd'hui à une extraordinaire prolifération des réflexions liées à la traduction : colloques, ouvrages, revues, courants universitaire, etc. C'est tout le mouvement interdisciplinaire des *Translation Studies* qu'il faudrait analyser, pour en comprendre l'origine et les enjeux.¹ Je ne m'attarderai pas sur le contexte économique dans lequel s'inscrit le développement des pratiques de

¹ Michael Oustinoff, "Les *Translation Studies* et le tournant traductologique", *Hermès. Cognition. Communication. Politique*, 56 (2010): 21-28.

traduction, ni sur son importance juridique, en particulier à l'époque numérique.² J'aimerais plutôt insister sur un enjeu philosophique, passé peut-être inaperçu. La question de la traduction ne relève pas en effet d'une sorte de pensée molle, simple prolongement de la littérature identitaire et politique des années 80 (après les *Cultural studies*, les *Subaltern studies*, ce serait le tour des *Translation studies*), ni d'un vague truisme sur les phénomènes de métissage et la babélisation du monde. J'aimerais, pour le montrer, situer la question à l'intersection des œuvres de Granger et de Ricœur.

Pourquoi aborder ainsi la traduction avec ces deux philosophes ? Ne convient-il pas davantage de la rattacher à la tradition de la traductologie, où se sont illustrés, de façon concrète et à des titres divers, Antoine Berman, Jean-René Ladmiral, Umberto Eco, Henri Meschonnic, parmi tant d'autres ? N'est-ce pas là succomber à la vieille tentation de "surplomb" de la philosophie qui, en "reine des sciences", viendrait mettre son grain de sel spéculatif dans certains domaines, sans nécessairement maîtriser les aspects techniques requis par la connaissance effective de ces disciplines ? Certes, Ricœur a écrit quelques textes sur la traduction (et traduit les *Ideen* de Husserl). Mais c'est là finalement une partie de son œuvre qui peut passer pour subsidiaire, sinon mineure. Quant à Granger, associer son œuvre à la traduction relève, au mieux, du paradoxe, au pire d'une incongruité. En fait, je voudrais par ce geste insister sur plusieurs aspects souvent négligés, sinon oubliés de la réflexion sur la traduction, et au croisement desquels se situent aujourd'hui certains efforts de redéfinition de la rationalité pratique.

Par raison pratique, on désigne habituellement (depuis le XVIII^{ème} siècle) une orientation de la raison qui vise non à établir dans une théorie tel aspect objectif de la réalité, mais à élucider les normes par lesquelles on juge des actions des hommes et de leurs fins (d'un point de vue moral, juridique ou politique). On oppose ainsi traditionnellement la raison théorique et la raison pratique comme le fait au droit, le descriptif au prescriptif, et le rationnel au raisonnable. Il existe toutefois un lien entre les deux raisons (ou les deux usages de la raison) : dans les deux cas, en effet, l'objectif des raisonnements est bien de connaître, même s'il s'agit, dans un cas, du réel tel qu'il est, et, dans l'autre, du réel tel qu'il doit être, c'est-à-dire du résultat produit par nos actions, et qui fait advenir une réalité préférable à d'autres (effectuées par d'autres normes).

² Salah Basalamah, *Le droit de traduire. Une politique culturelle pour la mondialisation* (Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 2009). Sur les "biens communs" de la traduction numérique, cf. Philippe Lacour, Any Freitas, Aurélien Bénel, Franck Eyraud et Diana Zambon, "Translation and the New Digital Commons," *Tralogy*, <http://lodel.irevues.inist.fr/tralogy/index.php?id=150> (consulté le 16/02/2016).

La question de savoir s'il existe une raison pratique fait toutefois débat. La tradition positiviste prétend en effet restreindre la connaissance (et ses critères de vérité et d'objectivité) aux faits, en lui refusant toute pertinence concernant les valeurs. Soit qu'on soutienne que la décision touchant les actions à accomplir est déterminée par les faits établis par la science ; auquel cas, la raison pratique se dissout purement et simplement dans la raison théorique. Soit qu'on soutienne que la raison n'a rien à dire touchant les normes, qui échappent à toute rationalité, en ce qu'elles relèvent du choix arbitraire de chacun.

Granger et Ricoeur ont eu tous deux l'ambition de renouveler la définition de la rationalité pratique, de manière certes assez différente, mais également instructive. Les deux essais s'efforcent de dessiner une figure nouvelle de la raison, plus souple, plus sensible aux reliefs du réel, aux détails, aux singularités. Et il n'est pas anodin qu'ils s'efforcent de prendre position par rapport aux sciences humaines. En effet, traditionnellement, depuis Aristote, la raison est associée à la connaissance, mais à la connaissance du général seulement, tandis que les singularités (accidents) sont abandonnées à une "sagesse" de l'action, dont il semble difficile de faire une science (c'est le sens du partage qu'opère Aristote entre le théorique et le pratique, et la raison pour laquelle l'histoire, pour lui, n'est pas une science). Or c'est précisément cette division qui est modifiée avec l'apparition du programme des sciences sociales : conçues comme promesse d'une connaissance rationnelle des singularités humaines, elles rapprochent le théorique du pratique, et le factuel du normatif, d'une façon qui reste problématique. Si donc la raison pratique se découvre une vocation *clinique* (au sens d'un diagnostic qui, via une étiologie, vise une thérapeutique), il reste à élucider la méthode par laquelle elle prétend atteindre son but, et à comprendre le nouveau partage qu'elle instaure entre le pratique et le théorique. Tel pourrait être le rôle dévolu à la philosophie du langage.

En effet, chez nos deux auteurs, celle-ci sert de fil directeur à la fois à l'établissement de l'existence d'une raison pratique autonome, et de sa relation avec la raison théorique. Chez Ricoeur, d'abord, la rationalité pratique (indexée sur le Juste) est clairement dissociée de la rationalité théorique (indexée sur le Vrai), et son élucidation est explicitement guidée par le choix méthodologique de l'étude des propriétés du langage naturel. Chez Granger, la philosophie du langage joue aussi un rôle crucial dans l'effort déployé en vue d'une définition renouvelée de la rationalité, mais d'une façon plus implicite. Le pari initial de Granger est en effet qu'il est possible d'unifier la raison de façon pratique, en montrant notamment que l'opposition classique théorique-pratique est caduque puisque, dans une perspective inspirée par la *praxis* de Marx, la

connaissance peut être considérée comme un moment de l'action. Ce projet repose toutefois sur une condition fondamentale : que les sciences humaines soient enfin constituées comme des disciplines positives. Or de nombreuses difficultés, que Granger identifie peu à peu, font obstacle à ce souhait ; et toutes sont liées à l'écart irréductible entre symbolisme formel et langage naturel. C'est donc la philosophie du langage qui oblige Granger, à contrecœur, à restaurer l'idée d'une autonomie relative de l'usage pratique (normatif) de la raison.

Mais si, dans les deux cas, la transformation de la conception de la rationalité est donc profondément liée au langage, il reste à comprendre toutefois quel rôle plus spécifique y joue la traduction. Aussi commencerai-je par indiquer la fonction de léger décentrement qu'elle induit, chez chacun des penseurs, dans la redéfinition de la raison pratique. Je soulignerai ensuite l'importance épistémologique centrale de la traduction dans la philosophie du langage, tout en tâchant d'expliquer les raisons de son assez large désaffection par la réflexion linguistique. En outre, je montrerai que la traduction peut servir d'indice à l'élucidation d'une dimension clinique de la rationalité, définie comme connaissance interprétative des singularités. J'essaierai notamment d'en expliciter l'ambiguïté logique en examinant les modalités de la traduction automatique. Pour conclure, je tenterai de remonter, à partir de ces développements, jusqu'à la question de la rationalité pratique.

Traduction et raison pratique

Commençons par rappeler brièvement comment les deux auteurs abordent la question de la traduction. Ricœur y réfléchit au tournant des années 2000, au moment où il donne à son œuvre sa plus grande cohérence systématique. Sa pensée se définit alors comme une métaphysique de la rationalité pratique, indexée sur une anthropologie philosophique des capacités, située prudemment en deçà du primat de l'ontologie d'un Heidegger ou de celui de l'Éthique d'un Lévinas. Dans sa constitution, cette anthropologie suit le fil directeur du langage (en tant que parler sert d'action *princeps* pour une théorie de l'action), et en particulier de la *discursivité*.³ Pour échapper à la rigidité d'une rationalité faisant la part trop belle à l'argumentation (notamment dans la constitution de la norme), Ricœur a insisté sur sa plasticité, soulignant ses dimensions poétiques et interprétatives, mais

³ Philippe Lacour, "Diskursivität. Zur logischen Erklärung der Hermeneutik Ricœurs," *Energieia – Online Zeitschrift für Sprachwissenschaft und Sprachphilosophie* (2009), <http://www.romling.uni-tuebingen.de/energeia/zeitschrift/2009/diskursivitaet.html> (consulté le 16/02/2016).

aussi sur sa réflexivité qu'on pourrait nommer décentrée.⁴ Au sein de cette philosophie, la traduction occupe une place ambiguë : d'un point de vue *épistémologique*, elle illustre une modalité du jugement réfléchissant caractérisant la catégorie du *Juste*, combinant argumentation et interprétation ; d'un point de vue *éthique*, elle incarne la vertu d'hospitalité, figure langagière de l'inclusion de l'altérité dans la constitution de sa propre identité ; d'un point de vue *politique*, elle prend la forme de l'horizon du dialogue des cultures et de la transmission des traditions ; d'un point de vue *métaphysique*, enfin, elle est le signe de la capacité de reprise du langage (la traduction externe, entre les langues (comme recherche d'une équivalence sans identité), étant l'index de la traduction *interne*, du pouvoir de reformulation du langage lui-même). La traduction sert ainsi de prolégomène à ce que Ricoeur appelle la "fonction méta", qui désigne la faculté réflexive du langage. Or c'est cette fonction qui articule l'une à l'autre les deux philosophies secondes du Vrai et du Juste, en l'absence d'une philosophie première. Mon hypothèse est que cette solution spéculative permet à Ricoeur d'éviter de se poser la question de la délimitation du domaine logique propre des sciences humaines, dont l'ambiguïté notoire s'explique par sa situation à l'intersection entre raison théorique et raison pratique.

Chez Gilles-Gaston Granger, la traduction, qui n'est abordée que de façon beaucoup plus discrète, prend toutefois une véritable profondeur métaphysique lorsqu'on la replace dans le contexte de l'ensemble de sa philosophie. La question de la traduction n'est en fait évoquée que de façon allusive, au détour d'une remarque technique. Dans l'introduction à son célèbre *Essai d'une philosophie du style*, paru en 1968, Granger parle ainsi du rêve de la rationalité contemporaine : créer des "machines à produire des singularités."⁵ Et il prend soin de préciser alors en note qu'il pense spécifiquement à traduction automatique qui a, de fait, pris un essor considérable après la seconde guerre mondiale. Il faut resituer quelque peu cette assertion, dans le contexte de l'œuvre, pour en comprendre l'enjeu.

Toute la philosophie de Granger est en effort pour définir un nouveau rationalisme, inspiré de la connaissance mais ne coïncidant pas exactement

⁴ Paul Ricoeur, "Rhétorique, Poétique, Herméneutique", in *Lectures 2* (Paris: Seuil, 1999). Philippe Lacour, « Le jugement et sa logique dans la philosophie de Ricoeur (1) », *Ricoeur Studies* vol. 7, No 2 (2016), pp. 187-199, <https://ricoeur.pitt.edu/ojs/index.php/ricoeur/article/view/364>, consulté le 20.12.2017; « Le jugement et sa logique dans la philosophie de Ricoeur (2) », *Ricoeur Studies* vol. 8, No 1 (2017), pp. 140-153, <https://ricoeur.pitt.edu/ojs/index.php/ricoeur/article/view/404>, consulté le 20.12.2017; et « Granger et Ricoeur : deux ripostes existentialistes au défi analytique. Contribution à une histoire de la réception de la philosophie analytique en France », *Revue de Métaphysique et de Morale*, vol 1, 2017, pp. 93-118, <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2017-1-page-93.htm> (20.12.2017).

⁵ Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style* (Paris: Armand Colin, 1968), 9-10.

avec la science (c'est une connaissance *philosophique*).⁶ Sa réflexion prend appui sur l'épistémologie (sans s'y réduire) pour mieux viser positivement l'individuel, qui n'était pensé que négativement, sous la forme d'une nostalgie, depuis la philosophie d'Aristote. Cet effort pour constituer une rationalité authentiquement *clinique* s'inscrit dans le cadre d'une anthropologie sémiotique, qui prend soin de différencier les multiples systèmes symboliques, selon leurs spécificités (les systèmes formels, les langues naturelles, la musique, etc.). Rappelons l'originalité du désir positiviste de Granger : dûment formalisées, les sciences humaines doivent permettre d'opérer une jonction aisée entre praxis de connaissance des faits et praxis d'élucidation des normes, via la constitution d'une science des actes singuliers. Et la traduction automatique constitue précisément un exemple paradigmatique de connaissance objectivée, par une formalisation adéquate, d'une action humaine singulière (une énonciation). Or les difficultés récurrentes de tels logiciels sont notoires (qu'ils suivent des règles grammaticales, statistiques, ou encore un mixte des deux).⁷ Aussi bien la différence entre symbolismes formels et langage naturel est-elle finalement plus grande que prévue. Toute formalisation d'un acte humain doit donc être complétée par un commentaire philosophique : en sciences humaines, la clinique (connaissance interprétative des singularités) reste plus casuistique que formelle (abductive)⁸. Granger est ainsi contraint, malgré lui, de revenir à une position positiviste plus traditionnelle, où faits et valeurs sont séparés par un fossé infranchissable. La jonction entre connaissance factuelle et élucidation des normes reste du coup fragile et nullement unifiée.

On le voit, dans les deux cas, la traduction est associée à l'idée d'un certain *décentrement* de la réflexivité, donc de la raison : chez Ricœur, la traduction est à la fois ce qui articule de façon souple les trois dimensions du discours (rhétorique, poétique, herméneutique) et le signe du lien (toujours mobile) qui articule le théorique au pratique. La réflexivité dont elle est l'indice n'est pas ce qui fait passer la pensée à un étage supérieur, supposé être spéculatif, mais plutôt un décalage et une inadéquation qui contraignent la rationalité à rester en mouvement et en éveil. Chez Granger, l'échec du souhait de traduction automatique souligne, de façon discrète mais décisive, l'impossibilité d'une unification trop positiviste de la raison ; il oblige à reconnaître la spécificité des problèmes normatifs, au-delà des modalités d'établissement des faits.

⁶ Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel. Essai sur le rationalisme pratique de Gilles-Gaston Granger* (Paris: Vrin, 2012).

⁷ Philippe Lacour, Aurélien Béné, Franck Eyraud, Any Freitas et Diana Zambon, "TIC, Collaboration et Traduction : vers de nouveaux laboratoires de translocalisation culturelle", *Meta* 55/4 (2010).

⁸ Philippe Lacour, *La nostalgie de l'individuel*, 223-225.

S'il me semble intéressant de croiser les réflexions des deux auteurs sur cette question de la traduction, c'est parce qu'elle révèle, chez l'un comme chez l'autre, des lacunes très suggestives : on ne trouve pas de réflexion sur le rôle de transfert culturel de la traduction chez Granger, ni même sur les problèmes traductologiques les plus simples, et pas de réflexion sur l'automatisation numérique (ou, plus simplement, sur la technique) chez Ricoeur. Mais la confrontation des deux approches peut permettre, en les complétant l'une par l'autre, de dessiner les contours d'une nouvelle définition de la raison pratique, en précisant son rapport aux sciences humaines (dont la logique est caractérisée par une mixité des régimes formels et discursifs). Si donc le rapprochement des deux auteurs ne relève pas d'un geste arbitraire, c'est parce que la traduction constitue moins un thème commun que l'indice d'un problème partagé. Pour le comprendre, le mieux est de repartir du rôle de la traduction dans la philosophie du langage et la théorie de la signification.

Traduction et sémantique interprétative

La question de la traduction est loin d'avoir une importance centrale dans la réflexion contemporaine sur le langage, disons à partir de la seconde moitié du 20^{ème} siècle : que ce soit en philosophie du langage (en particulier analytique) ou en linguistique (en particulier dans l'école chomskyenne). Or cela est finalement très étrange. Quelles peuvent être les raisons de cette mise à l'écart ? Je ferai ici l'hypothèse que cette négligence est imputable à l'oubli de la spécificité de la sémantique *interprétative*, que tout effort de compréhension du langage qui prend la traduction comme fil directeur épistémologique contraint au contraire à souligner. Autrement dit, c'est parce qu'elle considère la question de la traduction comme secondaire que la philosophie du langage manque un aspect essentiel de la théorie de la signification : la dimension différentielle du sens.

L'oubli de la dimension interprétative du langage peut prendre plusieurs formes. Elle peut tout d'abord être le fait d'un excès de formalisme, qu'il soit mathématique (chez Chomsky) ou sémiotique (le "structuralisme" d'inspiration phonologique). Les œuvres de nos deux auteurs se croisent précisément en ce point : Granger cherche plutôt à s'écarter du premier, et Ricoeur du second. Dans les deux cas, une certaine place – médiate, seconde, et méthodique, pour la distinguer de la seule "inspiration" – est ménagée à *l'interprétation*. Commençons par le formalisme mathématique. La prétendue "révolution" chomskyenne y est sans doute pour beaucoup. Sous couvert d'une attention bienvenue portée à la syntaxe, elle a en fait renforcé une erreur fondamentale, qui était déjà latent dans le positivisme logique : celui d'une confusion entre langue naturelle et système formel. Ce paralogisme a été

parfaitement mis en valeur par Granger, qui déclarait sèchement en 1975 : “Chomsky construit des systèmes formels : il n’a jamais expliqué quoi que ce soit relativement à ce qu’est une langue.”⁹ Cette orientation a contribué à considérer les questions de sémantiques comme subsidiaires, artificiellement séparée de celles de syntaxe et de pragmatique (la distinction est d’origine positiviste – chez Morris), et qui a indirectement conduit aux apories contemporaines de la réflexion informatiques sur les “ontologies”¹⁰.

Passons, ensuite, au “structuralisme.” Le terme a connu, comme on sait, un certain succès et il est aujourd’hui plus facile de retracer l’histoire de ce mouvement, notamment à la lumière de la réévaluation récente de l’œuvre de Saussure¹. Il est fondé sur la différenciation réciproque des phonèmes dans le premier système d’articulation du langage (phonologique-phonématique), et a été étendu, de façon souvent dogmatique, à d’autres domaines (l’anthropologie, par exemple, chez Lévi-Strauss). Il faut incidemment rappeler que Ricœur a tenu compte de l’arbitrage de Granger dans son débat avec Lévi-Strauss : Granger ayant reproché à Ricœur une conception “naïve” de la sémantique, ce dernier a transformé sa conception de l’herméneutique, qui cesse d’être une interprétation du double sens pour devenir une réduction ordonnée de la *polysémie* d’un texte. De ce point de vue, d’ailleurs, Ricœur et Granger sont d’accord : ce qui vaut au niveau des phonèmes, loin de pouvoir être transposé tel quel au niveau supérieur du discours, doit être *complexifié* : pour les textes, la sémantique est interprétative.

Or, cette dimension interprétative de la sémantique a-t-elle été correctement identifiée par d’autres traditions de philosophie du langage ? Rien n’est moins sûr. Tout d’abord, une grande partie de la philosophie analytique, mais aussi du courant cognitiviste, adopte une conception restrictive de la signification, en la réduisant à la référence (que celle-ci soit mondaine ou mentale).² Il faudrait ici rappeler à quel point l’effort d’intégration de la pragmatique dans la sémantique formelle occulte en fait l’enjeu proprement

⁹ “Science de la pratique et pratique de la science dans le domaine des faits humains,” in *Dialogues en sciences humaines* (Bruxelles: Publication des Facultés Universitaires de Saint-Louis, 1975), 93.

¹⁰ François Rastier, “Ontologie(s),” *Revue des sciences et technologies de l’information*, série : *Revue d’Intelligence artificielle*, 18/1 (2004): 15-40 ; http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Ontologies.html (consulté le 27/02/2016).

¹ Cf. François Rastier, *Saussure au futur*, Paris, Editions Les Belles Lettres, 2015 ; Patrice Maniglier, *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, Leo Scheer, 2006.

² Philippe Lacour, “L’oubli de la sémantique dans le programme cognitiviste. Réflexion sur l’œuvre de François Rastier,” *Texto !* (2004), http://www.revue-texto.net/Inedits/Lacour_LOubli.html (consulté le 27.02.2016) ; et “Du parallogisme cognitiviste à la médiation sémantique. Le langage comme enjeu sémiotique,” *Labyrinthe*, mai (2005): 53-66, <http://labyrinthe.revues.org/index757.html> (consulté le 27.02.2016).

herméneutique. Le choix d'une théorie référentielle du sens contraint en effet à résorber la polysémie et le holisme de la signification dans une intentionnalité purement psychologique (traduction radicale, chez Quine ; interprétation radicale, chez Davidson), donc finalement inessentielle à l'énoncé discursif lui-même³. Autrement dit, puisque le sens des mots est clair (indexé qu'il est sur la référence), la difficulté de leur interprétation ne peut être imputable qu'à des opérations psychologiques, distinctes du langage lui-même, lequel demeure ainsi exonéré de toute ambiguïté. Si la transparence du langage est préservée, c'est dès lors au prix d'une omission des situations de signification complexe, comme l'atteste la place anecdotique alors réservée aux problèmes traditionnels de la philologie (en particulier de la signification des œuvres littéraires). Cette remarque permet de mieux comprendre la distinction des pôles logico-grammatical et rhétorico-herméneutique de la signification (pour reprendre une expression de François Rastier) et l'occultation persistante du second.⁴

Pour que l'objection soit pleinement probante, il faudrait encore affronter les théories analytiques plus récentes, qui développent une conception alternative de la sémantique, qui n'est plus seulement *référentielle*. Plus complexe, leur approche se double en effet de considérations sur les raisonnements possibles induits par certaines significations. Cette adjonction de considérations *inférentielles*⁵ et l'insistance sur l'espace des raisons (Sellars, McDowell, Brandom)⁶ semble condamner la sémantique *différentielle*, héritée des travaux structuralistes, en la rendant superflue – celle-ci est, de fait, complètement ignorée, sinon méprisée, dans les travaux des auteurs cités, pour qui l'interprétation semble toujours devoir se fondre dans une argumentation.⁷ L'inspiration pragmatiste de cette inflexion récente de la raison analytique (jusque dans son voisinage avec le courant cognitiviste), tend à donner l'image

³ Philippe Lacour, "Sens et interprétation dans la philosophie de Davidson" (à paraître).

⁴ François Rastier, *Arts et sciences du texte* (Paris: PUF, 2001), 65-72 : « La fondation formelle et le fondement herméneutique » (de la sémiotique).

⁵ Robert Brandom, *Making It Explicit. Reasoning, Representing and Discursive Commitment* (Cambridge: Harvard University Press, 1994), trad. fr. A.G. Argy, G. Bouttier, E. Domenach, G. Mansour, S. Plaud, B. Rouge, L. Soutif et I. Thomas-Fogiel, *Rendre explicite. Raisonnement, représentation et engagement discursif* (Paris: Cerf, 2010-2011).

⁶ Wilfrid Sellars, *In the Space of Reasons. Selected Essays*, eds. Kevin Scharp and Robert Brandom, Cambridge, (Cambridge: Harvard University Press, 2007); John McDowell, *Mind, Value and Reality* (Cambridge: Harvard University Press, 1998) et *Meaning, Knowledge and Reality* (Cambridge, Harvard University Press, 1998).

⁷ Robert Brandom, *Articulating Reasons. An Introduction to Inferentialism* (Cambridge: Harvard University Press, 2000), 10; trad. fr. C. Tiercelin et J.-P. Cometti, *L'articulation des raisons. Introduction à l'inférentialisme* (Paris: Cerf, 2009), 17.

trompeuse d'une philosophie du langage enfin complète, dont la sémantique interprétative demeure pourtant durablement absente.⁸

Sans doute est-ce faute d'une philosophie symbolique conséquente, dont on peut trouver les prémisses dans la pensée de Granger, mais aussi dans l'œuvre trop méconnue du linguiste Eugenio Coseriu, de tradition humboldtienne, herméneutique et post-structuraliste⁹. Refusant de réduire le sens à la référence, ou à l'inférence, mais sans non plus négliger les usages ou diviser la linguistique, ce dernier réévalue la place et le rôle de la *traduction* dans la définition de la théorie du langage contemporaine. En insistant, sans l'absolutiser, sur la dimension différentielle du sens, il contribue à introduire en linguistique des catégories comme celle de *genre*, par ailleurs bien connue en théorie littéraire – l'originalité de Coseriu consiste précisément à soutenir que la linguistique doit s'étendre, de façon légitime, à l'étude de la littérature. Indexée sur le guide épistémologique de la traduction, la sémantique interprétative fait donc nécessairement signe vers ces flexions intermédiaires du symbolisme, qu'une linguistique historique explore avec profit (la linguistique des normes). D'un point de vue épistémologique, elle tire également la théorie du langage au-delà de la grammaire (et de la fascination pour les règles), vers l'herméneutique des productions singulières.¹⁰

Je tirerai de cette première considération l'affirmation suivante : *l'importance de la question de la traduction pour une philosophie du langage (ou une linguistique) tient à ce que, en soulignant une dimension interprétative du sens qui n'est ni inférentielle, ni référentielle, mais différentielle, elle garantit la cohérence d'une théorie intégrale de la signification.* Quelles sont les conséquences de ce point de philosophie du langage pour une étude de la rationalité ?

Traduction et logique clinique

Je partirai volontiers d'une définition de travail : *la traduction est une opération de connaissance, de type clinique, qui procède de texte singulier à texte singulier (et non de langue à langue), et qui est culturellement "sitnée."* Elle a une valeur normative. Enfin, la question de son informatisation mérite d'être problématisée de façon convenable : on peut le montrer sur le cas de la traduction de texte ou de la linguistique de corpus.

⁸ Robert Brandom, *Between Saying & Doing. Towards an Analytic Pragmatism* (Oxford: Oxford University Press, 2008).

⁹ Eugenio Coseriu, *L'homme et son langage* (Paris: Vrin, 2000). Coseriu ne divise pas la linguistique en sémantique et sémiotique, comme le fait Emile Benveniste (*Problèmes de linguistique générale I et II*, Paris, Gallimard, 1966 et 1974). Pour une critique de cette séparation, cf. Claude Hagège, *L'homme de parole. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1985.

¹⁰ François Rastier, "Conditions d'une linguistique des normes," *Texto !* (2008), <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1612> (consulté le 27.02.2016).

Si la traduction est une connaissance *clinique* (une connaissance des singularités), c'est que, comme exercice de détermination précise de l'équivalent d'un énoncé singulier, elle implique un effort d'interprétation à la fois imaginaire et rigoureux. Vouloir conférer une dimension de connaissance à la traduction implique donc tout d'abord de lever l'apparent paradoxe logique consistant à reconnaître une valeur *cognitive* à l'interprétation (cognitif est pris ici comme un synonyme de "connaissance" et non au sens du courant cognitiviste contemporain). Aussi bien la valeur de connaissance du "paradigme indiciaire" a-t-elle pu être longtemps refoulée¹¹, incitant ainsi certains avocats contemporains de l'interprétation à opposer de façon trop exclusive paradigme herméneutique et paradigme de la cognition.¹²

En fait, qu'elle soit de provenance religieuse, médicale ou juridique, la lecture herméneutique des signes a toujours prétendu à une valeur cognitive, à la fois rétrospective et conjecturale, en un sens souvent prudentiel, sinon prédictif. Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur l'histoire de l'herméneutique.¹³ Je dirai simplement que c'est au programme d'une élucidation des formes symboliques singulières, chez Ernst Cassirer, que la philosophie est redevable, au XX^{ème} siècle, d'une pertinence renouvelée de la conjonction de la connaissance et de l'interprétation.¹⁴ Aussi bien le savoir herméneutique y gagne-t-il un caractère objectivé, parce qu'indirect, procédant en suivant le fil directeur des traces des actions humaines, et dans le cadre d'une anthropologie symbolique mieux assumée. Cette fécondité de la médiation sémiotique a été développée différemment, dans le cadre d'une herméneutique formelle des œuvres, par Granger, et dans celui d'une herméneutique discursive des textes, par Ricoeur. Pour le premier, l'herméneutique est stylistique et connaissance sans objet, au sens où la valeur cognitive de la philosophie, ne correspond pas à celle de la science. Pour le second, l'herméneutique de la distanciation

¹¹ Carlo Ginzburg, "Traces. Racines d'un paradigme indiciaire," in *Mythes, Emblèmes, Traces. Morphologie et histoire* (Paris: Flammarion, 1987); tr. fr. de *Miti, Emblemi. Spie* (Turin: Einaudi, 1986). Cf. également "Réflexions sur une hypothèse vingt-cinq ans après," in Denis Thouard (éd.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg* (Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion, 2007).

¹² François Rastier, "L'action et le sens pour une sémiotique des cultures," *Texto !* (2001), http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Action.html (consulté le 27.02.2016).

¹³ Denis Thouard 2002, "Qu'est-ce qu'une herméneutique critique ? ", *Methodos*, 2 (2002); Denis Thouard ed., *Herméneutique : textes-clés* (Paris: Vrin, 2014).

¹⁴ Jean Lassègue, "Le parcours de Cassirer : de l'épistémologie néo-kantienne à une théorie sémiotique de la culture," (2005), http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=174 (consulté le 27.02.2016); et Ernst Cassirer. *Du transcendantal au sémiotique*, Paris, Vrin, 2016.

consiste en une opération de réduction polémique de la polysémie, par une réception créatrice qui recontextualise un sens virtualisé.¹⁵

Il ne va nullement de soi que la connaissance puisse être interprétative, ou que l'herméneutique ait une valeur cognitive. Cela suppose à la fois un aménagement des critères du savoir, que la rationalité formelle n'est pas forcément prête à accepter, et, corrélativement, une appréciation positive de l'activité heuristique qui lui confère une certaine dignité, et l'arrime indéfectiblement à la raison théorique. Là où on oppose souvent l'explication à la compréhension comme deux dimensions épistémiques contradictoires, une rationalité assouplie se nourrit, au contraire, de leur complémentarité,¹⁶ dont le caractère dialectique est indépassable.¹⁷ De fait, dans la connaissance clinique, la compréhension ne s'oppose pas de façon exclusive à l'explication, mais la précède et l'entoure, de sorte que l'explication (par modélisation, par exemple) s'intègre au sein d'un parcours interprétatif à titre de moment.

Approche interprétative de l'individuel symbolique situé dans un contexte culturel précis, la connaissance clinique est donc une figure originale de l'imagination créatrice : son statut d'art méthodique, dont la réflexivité critique jouxte, sans s'y réduire, la science et l'ingéniosité, contraint la rationalité à la souplesse et à la libéralité. Par là est impliquée, d'un point de vue épistémique, une conception conflictuelle de la vérité (multiplicité polémique des interprétations). Mais deux figures de l'individuel sont également envisageables : celle du typique et celle de l'hapax. Dans le premier cas, le singulier est finalement résorbé sous une régularité plus puissante, selon la procédure logique de l'abduction, par laquelle une nouvelle théorie parvient à « couvrir » l'étrangeté passagère. Dans le second, le singulier est distingué et comme renforcé dans son unicité solitaire, contraignant la pensée aux rapprochements analogiques, au jeu des similitudes, bref, à la casuistique¹⁸. Peut-être le meilleur moyen de mettre en évidence cette dualité logique est-il d'examiner les technologies de la traduction.

La traduction à l'épreuve de l'automatisation

¹⁵ Gilles-Gaston Granger, *Pour la connaissance philosophique* (Paris: Odile Jacob, 1988). Paul Ricœur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris: Seuil, 1986).

¹⁶ Dagfinn Føllesdal, "L'herméneutique et la méthode hypothético-déductive," *Textes clés de l'herméneutique*, in D. Thouard ed. (Paris: Vrin, 2012); trad. fr. Philippe Lacour de "Hermeneutics and the hypothetico-deductive method", *Dialectica*, 33/3-4 (1979).

¹⁷ Paul Ricœur, "Interprétation," in *Lectures 2. La contrée des philosophes* (Paris: Seuil, 1992).

¹⁸ Philippe Lacour, "Le statut épistémologique de la connaissance clinique: abduction, transduction ou casuistique", in Philippe Lacour, Julien Rabachou et Anne Lefebvre (éd.), *Approches de l'individuel. Épistémologie. Logique. Métaphysique*, Paris, PENS 2017.

Comme l'indique ironiquement François Rastier, la plupart des logiciels de traduction automatique et de traduction assistée par ordinateur sont fondés sur une philosophie du langage implicite:

On a daubé naguère sur la traduction automatique sans trop s'aviser que ses incohérences cocasses étaient dues à l'insuffisance des théories linguistiques de la traduction. En effet, si la connaissance des règles est nécessaire, elle n'est aucunement suffisante. Les langues ne se traduisent pas, mais les textes, si ; en d'autres termes, on ne traduit pas de langue à langue, mais de texte à texte, et pour cela on transpose un système de normes dans un autre.²⁷

Les deux approches du langage (par les régularités / singularités) sont légitimes, et nullement exclusives l'une de l'autre, mais la seconde semble avoir fait l'objet d'un certain refoulement. De fait, la première a été beaucoup plus privilégiée, dans les expérimentations technologiques du langage.

Les postulats du traitement automatique du langage sont particulièrement lourds de conséquences. La traduction, y compris littéraire, y est conçue comme une opération de transfert entre deux langues, baptisées pour l'occasion « couple » (ou « paire ») et distinguée en langue « source » et langue « cible » – et jamais plus de deux idiomes. En outre, elle ne déploie son pouvoir d'articulation qu'au niveau de la phrase, considérée comme seule unité sémantique, à l'exclusion de considérations subphrastiques ou transphrastiques. Enfin, elle ne conçoit la construction du sens dans le langage que comme le produit d'application de *règles*, qu'il s'agisse de régularités grammaticales (comme dans le système Systran, à ses débuts) ou de fréquences d'utilisation. La dimension normative n'est en effet pas moins présente dans l'approche « statistique », popularisée par le traducteur automatique Google Translate, qui étaye ses opérations sur le repérage des usages les plus attestés. *A fortiori* cette limitation se retrouve-t-elle dans les systèmes mixtes, qui tendent aujourd'hui à se multiplier (comme le nouveau Systran). Cette orientation sous-jacente est largement imputable à la naïveté des premiers informaticiens qui, forts de leur réussite dans le chiffrement et le déchiffrement des messages durant la guerre, espéraient que la traduction serait du même ordre. Or, si la traduction automatique continue aujourd'hui de progresser, dans certaines limites, et rend de nombreux services (compréhension rapide, lecture en diagonale, gain de temps), elle ne convient pas, bien entendu, pour les usages plus rares et complexes du langage.

²⁷ François Rastier, "Conditions d'une linguistique des normes," *Texto!*, 13/3, (2008), <http://www.revue-texto.net/index.php?id=1612> (consulté le 07/03/2016).

L'approche alternative du langage est plus interprétative et réflexive. Singulariste, cette orientation conçoit la traduction comme une opération entre des individus – ou plus exactement, comme une opération d'individualisation, procédant de texte singulier à texte singulier, et non de langue à langue. L'accent est donc immédiatement mis sur les aspérités des productions discursives, et sur le souci de précision. Dans un tel cadre, où domine la créativité, les généralisations sont évidemment possibles, mais toujours (et seulement) relativement au contexte. Loin de toute trans-historicité illusoire, concevant le langage comme un bloc lisse, c'est aux concepts traditionnels de « genres », ou de « styles » qu'on peut faire appel (qui sont culturellement et historiquement relatives –par exemple, le genre du “théâtre” n'existe pas dans la littérature arabe avant le 19^{ème} siècle). La constitution des catégories de classification n'est jamais fixe et définitive (on peut parfaitement préférer ignorer les découpages traditionnels), mais relève au contraire d'un *geste* d'interprétation qui doit s'assumer comme tel. On peut parfaitement imaginer une technologie de la traduction qui, suivant ces principes, soit fondée sur la précision, la suggestion et la comparaison raisonnée : le projet TraduXio utilise à cette fin un concordancier multilingue, dont le fonctionnement interprétatif diffère des mémoires de traduction des logiciels de traduction assistée par ordinateur.¹⁹

On peut appliquer une réflexion similaire à ces individus linguistiques un peu particuliers que sont les groupements de textes, et en particulier les corpora de textes traduits.²⁰ Ils peuvent en effet faire l'objet de deux types d'approche. Soit ils sont abordés de façon régulariste (abductive), selon l'orientation dite *corpus-based* de la linguistique : on prend alors le groupement de texte comme un support de recherche permettant d'établir des régularités. Tel est par exemple le mode de fonctionnement de Google (Google Translate, Google Translation Toolkit), dont les algorithmes « moissonnent » de grande quantités de corpus alignés (bilingues) afin de déterminer une probabilité d'usage (dans l'idée que c'est « comme cela qu'on dit » telle chose dans telle langue). Soit les corpora sont abordés de façon singulariste (casuistique), selon l'orientation dite *corpus-driven* de la linguistique : l'ensemble textuel est alors considéré comme un individu irréductible, sur lequel on va venir éprouver

¹⁹ Philippe Lacour, Aurélien Benel, Franck Eyraud, Any Freitas, Diana Zambon, “TIC, Collaboration et Traduction: vers de nouveaux laboratoires numériques de translocalisation culturelle”, *Meta*, 55(4). Cf. aussi Philippe Lacour et Aurélien Benel, “Towards a Collaborative Platform for Cultural Texts Translators”, in *Virtual Community Building and the Information Society: Current and Future Directions*, Pierre Maret (éd.), (Hershey, Pennsylvania): IGI Global, 2011).

²⁰ Philippe Lacour, “Discours, texte, corpus,” in *Cluny, 40 ans après*, D. Ablali & M. Kastberg (eds.), 2010, in <http://laseldi.univ-fcomte.fr/php/accueil.php> (consulté le 27.02.2016).

différentes régularités, mais toujours pour insister sur le résidu qui distingue le cas examiné. Les généralisations, toujours possibles, sont alors nécessairement « tenues » par le contexte « collant » des cas dont elles sont issues. On peut alors parfaitement comparer deux entités, sans assimiler les deux termes, ni refuser tout rapprochement, mais en précisant toujours le “rapport” sous lequel la comparaison est construite afin, notamment, que les ressemblances ne fassent pas oublier les différences.²¹ Cette logique de l’analogie, solidaire de la mise en évidence de nouveaux “observables” par comparaison réglée, n’est pas réductible à celle de l’abduction.²²

Conclusion: la traduction comme révélateur

L’intérêt de la réflexion technologique sur le langage tient à ce qu’elle manifeste de façon parfaitement objective, sur le cas de la traduction automatique ou assistée, *l’ambivalence* de la logique clinique, hésitant entre l’abduction et la casuistique. Par quoi la traduction atteste ensuite l’importance cruciale de la dimension *interprétative* de la sémantique, trop souvent négligée par diverses traditions de philosophie du langage. Enfin, plus fondamentalement, dans le cadre d’une théorie pratique indexée sur le langage naturel, la traduction contraint à certain décentrement de la réflexivité, donc de la raison : la traduction est en quelque sorte le schème de *l’inquiétude* de la raison pratique. On pourrait d’ailleurs le montrer sur un exemple juridique.²³

Mais on peut encore aller un peu plus loin touchant la définition de la rationalité, pour laquelle la traduction joue un rôle de double révélateur. D’un point de vue *épistémologique*, d’abord, elle met en valeur de façon exemplaire la polarité symbolique du formel et du discursif qui structure l’espace logique des sciences humaines et contraint celles-ci à un exercice de négociation. C’est ce dernier, qui est constitutif de toute modélisation (que formaliser, dans quelles proportions ? Que décrire et comment ?), que Jean-Claude Passeron a désigné du nom de raisonnement naturel.²⁴ D’un point de vue *logique*, ensuite, elle oblige à la fois à dissocier raison pratique et raison théorique, et à penser leur articulation de façon casuistique et concrète. Les modes de nouage peuvent varier et font l’objet de différentes tentatives contemporaines de théorie

²¹ Ute Heidman, “Comparatisme et analyse de discours. La comparaison différentielle comme méthode,” in J.-M. Adam et U. Heidmann (éds.), *Sciences du texte et analyse de discours* (Genève: Slatkine, 2005), 99-116.

²² Philippe Lacour, “Connaissance herméneutique,” in Denis Thouard et Christian Berner eds., *L’interprétation. Un dictionnaire philosophique* (Paris: Vrin, 2014).

²³ Philippe Lacour, “En quel sens la rationalité juridique est-elle herméneutique ? Sur un héritage contemporain de philosophie pratique ricœurienne en théorie du droit”, *Philosophy Today*, 58(4), 2014.

²⁴ Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L’espace non-poppérien du raisonnement naturel* (Paris: Nathan, 2006).

sociale, cherchant à mobiliser les travaux de sciences humaines pour lier établissement des faits et proposition normative, le diagnostic (avec son étiologie) et la thérapie. Il devient en tout cas impossible de se contenter d'une solution de pure juxtaposition (à la Ricœur), ou directe et naturelle (à la Granger), concernant les rapports du vrai et du juste.